

jardin de la bonne femme tout y passera.

Progrès et ses gens qui n'entendaient nullement ses mauvais propos, y allait de bon cœur, et on jeta par terre dans l'après midi et la soirée, une fameuse quantité de foin.

Le lendemain, on continua jusqu'à onze heures, et on se mit à faner le foin coupé depuis la veille. Le curé, M. Martineau et sa fille vinrent de nouveau encourager ces braves gens de leur présence. L'air était embaumé de ces plantes en pleine fleur, séchant par un beau soleil.

Progrès leurs dit qu'il ne faucherait pas tous ses prés, pour pouvoir comparer, d'ailleurs, il lui fallait terminer sa meule.

Le curé lui dit qu'il faisait preuve de sagesse en agissant ainsi, qu'il faisait bien de faire cette expérience.

On fana, on chargea et on vint enfiler la meule, ce qui était plus facile avec du foin ordinaire qu'avec du trèfle, puisque le foin se tasse mieux et se laisse moins pénétrer par les pluies.

La meule fut donc parfaitement enfaite. On la peigna beaucoup avec un râteau auquel on mit un long manche, car il est très important, pour la conservation des meules, d'enlever la partie extérieure qui ne se trouve pas assez serrée. On remit ensuite sur le faite, en le tassant, tout ce qui était tombé. Enfin, la meule avait une tournure superbe et répandait une excellente odeur, autour d'elle.

Eléonore était toute fière en pensant que c'était elle qui avait donné l'idée de ce qui s'était fait. Elle avait lu dans la *Maison Rustique des Dames* qu'en général on coupait les fourrages trop tard.

Nous verrons plus tard que si ce livre est fait pour les dames, il contient aussi bien des choses utiles pour les simples ménagères de campagne.

Lorsque la meule fut terminée, Eléonore fit placer un gros bouquet dessus. Elle avait fait une grosse galette qu'elle apporta au pied de la meule, avec du cidre et on trinqua à la conservation de cette chère meule. La gaieté était générale.

A peine la meule était-elle finie qu'il survint un grand orage qui fit grand mal au pays, et Progrès s'en ressentit comme les autres.

Son blé de défrichement fut presque tout couché.

Son blé sur trèfle versa bien un peu, mais pas assez pour qu'il en souffrit beaucoup. Les foins furent ainsi versés et envasés par les eaux de la rivière débordée.

Tous les prés du pays souffrirent plus ou moins; mais comme Progrès avait fauché les parties basses et où le foin était plus long qu'ailleurs, cette pluie, loin de lui nuire, lui profita

pour avoir du regain, et sa seconde coupe de trèfle fut magnifique.

Les choux et les betteraves s'en trouvèrent bien aussi, seulement Progrès fut obligé, quelques temps après d'y passer la houe à cheval, parce que les mauvaises herbes y avaient reparus. Puis, cette pluie battante avait formé une croûte à la surface de la terre, que la houe rompit.

Mais quand au blé du défrichement. Progrès voyait qu'il avait souffert beaucoup et qu'il rendrait peu au battage, et que selon les conditions il serait obligé de prendre beaucoup sur les vieilles terres pour la part qu'il devrait donner à M. Blanchard.

D'un autre côté, l'espérance d'avoir une grosse récolte de betteraves le consolait, et il pensait qu'il aurait tant de fourrage que ses animaux ne pourraient pas tout le consommer.

Il lui vint donc à la pensée qu'il pourrait en vendre, et il faisait déjà de beaux projets à ce propos. Mais quand il se fut ouvert à M. Martineau celui-ci lui dit :

—Mais mon ami, vous avez tort et ne vendez pas un brin de foin de votre récolte sans en parler à Marcel. Dans mon opinion, il vaudrait bien mieux pour vous que vous vous entendiez avec M. Blanchard pour qu'il vous fit bâtir aux conditions que vous avez déjà posées, tous deux, une étable assez vaste pour contenir assez d'animaux pour consommer tout le fourrage que produira votre terre.

N'oubliez pas que la plus grande source de richesse pour le cultivateur est toujours le plus grand nombre d'animaux possible, surtout quand on peut les nourrir abondamment et avec de bon fourrage.

Progrès se décida donc à aller le dimanche suivant à la ville, pour prendre de nouveaux arrangements avec son maître, et le décider à lui bâtir une étable vaste, élevée et susceptible de recevoir toutes les améliorations que pouvait exiger le bon entretien de son bétail.

## La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 29 DECEMBRE 1870

### Stabulation permanente.

Dans un précédent article nous avons fait voir qu'on pouvait tirer un grand profit de la pratique de ce système, et qu'il permet d'entretenir beaucoup plus de bétail sur la même étendue de terre. Voyons maintenant

#### Ses effets sur le rendement du lait.

Le laitier, auquel ce système offre beaucoup d'avantages, peut craindre

qu'un si grand changement dans la nourriture d'été fasse diminuer la production du lait. Il peut croire que nourrir un animal à l'étable est contre nature, et cependant n'est-ce pas autant contre nature de le nourrir ainsi pendant toute l'hiver? Or, à l'état naturel, la vache se nourrit au pâturage pendant toute l'année. Tout notre bétail est entretenu dans une condition artificielle, et la vache s'accommode mieux de sa nourriture à l'étable pendant l'été, au moyen de foin vert, qu'aux herbages desséchés qu'on la force de manger pendant l'hiver. Ce n'est pas parce qu'on lui apporte sa nourriture toute prête qu'il faille la priver d'exercice; au contraire, elle peut en avoir pendant plusieurs heures. Ceux qui pratiquent ce système assurent que le rendement du lait est augmenté d'au moins un cinquième par la stabulation permanente, et qu'un arpent de terre bien cultivé, donne autant de nourriture, que cinq arpents en pâturages.

Le Dr. Rhode Eldena, Professeur à l'Académie agricole de Prusse a fait faire avec beaucoup de soins des essais qu'il est bon de connaître. On peut dire que ces essais, qui ont duré plusieurs années, prouvent parfaitement la valeur des deux systèmes, puisqu'il ont été faits avec une patience et un soin minutieux, qui laissent peu de chance d'erreur.

Les pâturages commencèrent en 1853 et finirent en 1859, et la nourriture à l'étable commença en 1860 et finit en 1866. On employa donc 14 ans pour compléter ces essais. Le nombre de vaches employées fut de 40 à 70 et le lait de chaque vache fut mesuré régulièrement. D'abord les vaches ne donnèrent en moyenne que 346 gallons par année, en 1859 elles en produisirent 485. Le meilleur vache en produisit 734½. Pendant les quatre dernières années de pâturage l'augmentation moyenne des vaches fut de 350 à 485 gallons. La production moyenne de chaque vache pendant les sept années de pâturage fut de 396 gallons. Durant la stabulation permanente, la plus basse moyenne par vache fut de 732 gallons en 1862, et la plus haute 1000 gallons en 1866. La plus forte quantité produite par une seule vache fut de 1277½ en 1866. La moyenne par va-